

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 35

Artikel: Lausanne, le 28 août 1886
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :	
SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2 ^{me} et 3 ^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 28 août 1886.

L'ouverture de la chasse approchant, nous croyons devoir livrer aux méditations des disciples de Nemrod, qui désirent la paix dans le ménage, une petite histoire très spirituelle, racontée dans le supplément du *Petit Journal*, par M. Laforet. Nous résumons :

Il sagit d'un chasseur, M. Castanon, qui s'est couché tout joyeux à l'idée de partir le lendemain de grand matin pour sa première partie de chasse de l'année, en compagnie de deux amis.

Tout dort, tout repose, tout est parfaitement silencieux dans la chambre à coucher de M. et M^{me} Castanon. Soudain, éclate un carillon infernal, fracassant ; c'est le réveil de M. Castanon, dont l'aiguille a été mise sur 5 heures. Près de son mari, M^{me} Castanon se réveille en sursaut, bondit sur son séant et pousse des cris de paon. M. Castanon supplie sa femme de se taire, saisit furtivement le réveille-matin, le fourre sous le duvet et cherche à calmer sa moitié en lui faisant comprendre que, devant se rencontrer avec ses compagnons de chasse à l'heure convenue, le réveille-matin était nécessaire.

Laissons maintenant à l'auteur continuer le récit.

— Eh bien, lève-toi, mais sans bruit, fait M^{me} Castanon, afin que je me rendorme. Pour votre partie de chasse, je ne tiens pas à avoir ma migraine toute la sainte journée, moi, un dimanche ; j'ai à m'aller promener, moi, avec des personnes honnêtes, moi.

— C'est ça, rendors-toi et ne bougonne plus. Je m'en irai tout doucement. A ce soir, ma bonne !

— A ce soir... Et puis, tu sais, passe pour une fois, ta toquade de chasse.

— Oh ! une fois, une seule fois, ça ne serait pas raisonnable à présent que j'ai pris mon permis pour la saison.

— Alors, pour ça, il faudra, pendant des mois, que j'aie le sang tourné, le coup de la mort toutes les semaines ?

— Mais non, mais non ; je n'aurai plus besoin de réveille-matin.... Allons, reprends ton somme ; adieu !...

— Tu m'écrases le nez ; qu'est ce que tu fais donc ?

— Je cherchais, pour t'embrasser, te dire au revoir.

— Oui, oui, c'est bien ; que je ne t'entende plus ; je dors.

Avec un air de soulagement et de délivrance, dissimulé dans les ténèbres, M. Castanon descend du lit et, retenant son souffle, marche sur les pointes jusqu'à la fenêtre, dont il tire les rideaux avec des précautions qui doublent et prolongent le grincement des anneaux sur les tringles.

Madame Castanon, qui allait se rendormir, est de nouveau secouée. Il fait encore nuit noire, du reste, au dehors comme au dedans.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? interroge aigrement M^{me} Castanon.

— Rien, les rideaux, répond à voix basse M. Castanon, c'est fini ; bonne nuit !

— Tu n'étais donc pas capable de trouver les allumettes à toi tout seul ? Oh ! ces hommes !

— Des allumettes, y penses-tu ? Lorsque mes cartouches sont là, étalées... Tu sais bien, hier soir, tu m'as fait éteindre... Allons, redors tranquillement ; tu ne vas plus m'entendre du tout.

Le silence est rétabli. M. Castanon s'oriente adroitement dans la chambre, toujours sur les pointes. Son équipement de chasseur est préparé, de la veille, sur des chaises : *complet* de velours à côtes, gibecière, ceinturon, guêtres et souliers *ad hoc*. Il va de l'un à l'autre objet, *au jugé*. Mais, en se retournant, il donne du coude contre le pot à l'eau, qui tombe avec un vacarme terrifiant.

M^{me} Castanon a dû se dresser sur sa couche, car une voix vibrante et inarticulée se fait entendre venant de haut :

— Ça aura une fin peut-être, à la fin des fins !... Des allumettes, donc, au nom de Dieu !...

— Pas besoin, hasarde M. Castanon : je sais ce que c'est.... le pot à l'eau, voilà tout... Il n'y a pas de quoi jurer, blasphémer....

— Blasphémer ! proteste dans l'ombre M^{me} Castanon... Allumeras-tu ?

— Eh bien, soit : j'allume ; tais-toi.

Il se dirige vers la table de nuit. Il la croyait plus loin ; il va trop vite et la renverse. Cette fausse manœuvre produit un fracas plus épouvantable que tout le reste. Affolé, M. Castanon se heurte par tout en cherchant la porte qui conduit au vestibule, où il a l'idée d'aller prendre des allumettes. Il en fait flamber une, mais elle s'éteint au moment où il aperçoit une bougie.

Madame a sauté hors du lit frémisante de colère.

Passe-moi la boîte, commande-t-elle. Et, frottant avec rage trois allumettes à la fois, elle va droit au flambeau de la cheminée...

Boub ! boum ! boum !

Une explosion formidable a ébranlé la maison. Tous les locataires sont sur pied. Panique générale.

L'espace nous manque pour reproduire dans tous ses détails la scène inouïe qui succède à cette explosion de cartouches. Qu'il nous suffise de dire que le portier sonne à tours de bras chez les Castanon ; que les pompiers, munis d'une échelle de corde, apparaissent à la croisée d'où s'échappe la fumée, pénètrent dans la chambre, s'emparent de M^{me} Castanon évanouie sur le plancher, la roulent dans une couverture, la descendent dans la rue avec des cordes et la déposent dans la loge du concierge, où elle ne tarde pas à reprendre ses sens. On devine combien, à mesure que les choses lui reviennent en mémoire et en se voyant ainsi accoutrée, on devine combien elle amassait de bénédicitions pour son mari, qui, évanoui comme elle, était revenu à lui et, revêtu de son costume de chasse, avait pu gagner l'escalier.

Pendant ces entrefaites, et quoiqu'il n'y eût plus rien à éteindre, les pompes jouaient toujours et inondaient l'appartement.

Le jour venu, le mari et la femme remontent chez eux faisant la figure qu'on peut imaginer et épouvantant devant les ravages du feu, ou plutôt de l'eau, car il n'y avait de brûlé qu'un paquet de cartouches. On peut se représenter dès lors les amabilités dont M^{me} Castanon gratifia son mari : « Elle est belle, ta première chasse ! Mais aussi la dernière, tu peux l'annoncer de ma part à tes dignes amis !... Des chasseurs comme ça, il n'en faut plus, il n'y en aura plus !... »

Nous avons sous les yeux une circulaire adressée aux pharmaciens suisses pour les inviter à assister à la fête de Zofingue, les 26 et 27 courant. Nous la reproduisons textuellement.

« Très honorés confrères. Les préparations à recevoir nos amis sont en train et seront prochainement arrivées à leur termination. — A notre fort regret, il nous manque encore un nombre considérable d'avis de visite ; permettez-nous donc de vous inviter chaudement à bien vouloir participer à notre assemblée en vous priant d'être persuadés que vous serez reçus cordialement à Zofingue.

« C'est la position centrale de Zofingue, la bonne réputation de Zofingue pour des fêtes, la favorisation de notre gouvernement cantonal et local, ainsi que l'Exposition pharmaceutique qui sera formé par passé une vingtaine d'expositaires, qui nous font espérer que vous ne manquerez pas de suivre à notre invitation et que vous accorderez à notre réunion l'honneur de votre présence.

« Pour nous arranger avec le restaurateur, ainsi que pour la question des logements, il nous faut connaître exactement le nombre des amis qui ont l'intention d'assister à notre réunion ; nous ajoutons ci-incluse une carte postale affranchie que veuillez simplement revêtir de votre signature ou de votre timbre et nous l'adresser au plus tard lundi 23 courant, dans le cas que vous acceptiez notre invitation.

» Dans l'espoir, d'être favorisé du plaisir de vous serrer la main dans notre ville, nous vous présentons, messieurs, nos salutations amicales.

Le Comité local. »

Le *Cirque* qui vient d'arriver dans notre ville possède, nous dit-on, un éléphant d'une intelligence qui surpasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Il s'agit de ce même éléphant dont on a tant parlé en France, il y a quelques années. Ce remarquable animal est arrivé à jouer du piano avec une délicatesse digne de satisfaire les oreilles les plus difficiles ; et à ce propos, on rappelle un merveilleux incident raconté dans le temps par les journaux du monde entier, et dont plusieurs de nos lecteurs se souviendront sans doute.

L'animal se trouvait alors à Lyon, dans un cirque contenant des milliers de spectateurs, impatients de voir travailler cet étrange virtuose. On apporte, au milieu de la piste, un excellent piano de la maison Erard, vers lequel l'animal s'avance en saluant l'assistance. Une sonate de Beethoven est placée sous ses yeux. L'animal fait entendre un léger prélude, puis... plus rien ; il baisse la tête, prend un air sombre et résiste à toutes les fantaisies, à tous les encouragements qui lui sont prodigues par son cornac. On substitue à la sonate une délicieuse composition de Mozart ; même indifférence, même tristesse ; on affirme même que des larmes inondaient ses paupières. Le pauvre pachyderme venait de reconnaître dans les touches du clavier.... les dents de sa mère !!

Certaines parures pour dames tendent à disparaître, au grand désespoir de nos bijoutiers, dont les « tours-de-cou », les médaillons et autres ornements de toilette chôment dans les vitrines. Le fait est attribué à nos couturières, qui s'obstinent à négliger le bijou par la mode du col droit — ou militaire — qui exclut de la toilette jusqu'au port de la modeste brochette. Aussi la fabrique tourne-t-elle ses efforts vers le bracelet, que la mode nouvelle n'a pas encore proscriit, et malgré les gants-manchettes, autre innovation d'importation anglaise.

C'est la première fois que nous entendons reprocher au beau sexe de ne pas porter assez de bijoux. Il est vrai que le reproche vient des intéressés, auxquels on peut appliquer ici le vers de Molière :

Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.

**Coumeint quiet sè faut pas fiâ
ai fennès.**

Quand dâi z'hommou et surtot dâi dzouvenès dzeins sont on bocon allumâ, ne sondzant soveint qu'à férè dâi farçès po sè bailli lou pliési d'ein férè einradzi ion, et po poâi reccaffâ lâo sou. Assebin, s'ein faut démaufiâ, et se d'hâsâ on sè trâovè dein lou défrou avoué lâo et qu'on lâi dussè cutsi, sè faut veilli que n'einmécliéyant pas lè z'haillons et lè solâ tandi la né, ào que ne reindroблиéyant pas lè linsus dâo lhî dévant que vo lâi séyi.